

Mercredi 21 juin 2017. Il est 12h30. Éric Louis est d'après-midi sur le site industriel de Cristanol à Bazancourt.

Avec les autres cordistes, ils attendent pour relever l'équipe du matin dont fait partie Quentin.

La chaleur, les silos métalliques, la fatigue... et cette phrase, simple et définitive, comme une sentence brute, qui vient nous claquer à la face : « On a perdu Quentin ».

Ouvrier, fils d'ouvrier, petit-fils d'ouvriers, Éric Louis est un adepte et un ardent défenseur du travail. Du travail libre, s'entend. Mais il conchie « l'emploi », inépuisable source d'exploitation, de soumission, de frustration. Et de mort.

Ses écrits, notamment dans le journal *La Brique*, sont des témoignages bruts de la réalité de l'emploi prolétaire. Vécue de l'intérieur.

Éric Louis

## **ON A PERDU QUENTIN**

Suivi de *Casser du sucre à la pioche*

**On a perdu Quentin**

**Éric Louis**

6 €

ISBN : 979-10-95630-15-9



9 791095 630159



éditions du commun





Éric Louis

**On a perdu Quentin**

Suivi de *Casser du sucre à la pioche*



---

éditions du commun

---



Les Éditions du commun reçoivent le soutien financier de Rennes Métropole et de la Région Bretagne.

La collection **Des réels** est co-dirigée par Sylvain Bertrand et Benjamin Roux.

Illustration de couverture : Raphaël Decoster – Woodcut  
« tuuli vei minuut mukanaan », 2011 ; [www.raphaeldecoster.com](http://www.raphaeldecoster.com)

Maquette : Benjamin Roux

Relecture : Sylvain Bertrand et Émilie Bernard

Éditions du commun – Rennes

[www.editionsducommun.org](http://www.editionsducommun.org)



Cette oeuvre est sous licence Creative Commons :  
Attribution – Pas d'utilisation commerciale –  
Partage dans les mêmes conditions 4.0 International.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Éditions du commun © mai 2018

Éric Louis © mai 2018

ISBN : 979-10-95630-15-9

Dépôt légal : mai 2018

## Collection **Des réels**

Ecrire le réel pour combler les vides... des traces brutes, une ivresse dans la quête de soi et des autres. Ecrire le réel c'est reprendre la route, s'imaginer, s'inventer qu'importe, c'est suivre ses propres traces mais pouvoir en apprécier la forme, la profondeur et la texture... c'est s'y plonger tout entier.

Des récits de vie qui se tiennent au bas du ventre comme des poids de souvenirs... qui rappellent à l'épreuve, au goût de vivre, à l'autre... au commun.



**On a perdu Quentin**



## Les obsèques

Il n'était pas gros Quentin, mais qu'est-ce qu'il me paraît lourd !

Pourtant nous sommes quatre à porter le cercueil. J'avais eu la même sensation, il y a quelques années. J'épandais alors les cendres de mon dernier frère sur le terrain de foot d'un petit village niché tout en haut de la Haute-Normandie. Je pensais que c'était l'urne. Mais celle-ci une fois vidée ne pesait plus rien ! Je ne m'en suis pas remis. Que si peu de cendres puissent peser autant...

Cette impression me revient ce mercredi 28 juin 2017, sur le parvis de la petite église de Pluzunet.

Les obsèques sont civiles. Le cimetière se trouve juste derrière l'église. Nous ne ferons que la contourner.

Nous sortons le cercueil du fourgon funéraire, sous la houlette bienveillante des employés des pompes funèbres. Ils nous guident jusqu'aux tréteaux disposés au milieu des gerbes de fleurs. Face aux cinq ou six rangées de chaises, où la famille, pétrifiée, nous regarde opérer.

Je suis arrivé la veille. En fin d'après-midi. Après six heures de route. La nationale, direction Brest, puis, juste après Guingamp, une voie secondaire. Enfin, c'est une toute petite route bucolique, bordée de haies épaisses où deux voitures arrivent tout juste à se croiser.

Le hameau de Saint-Idriel. La maison des parents de Quentin est là, dans l'angle que forment les deux rues du hameau. L'épicentre de la douleur. Une certaine appréhension me gagne. J'arrive seul, inconnu, le dos courbé, les mains moites, étranger, dans cette famille anéantie.

Mon inoxydable santé ne va-t-elle pas résonner comme une insolence dans ce périmètre d'abattement et de chagrin ?

Okasha, le père de Quentin vient m'accueillir spontanément. Je me suis garé un peu à l'écart.

Présentations, condoléances, remerciements. Je rencontre un homme humble et digne.

Nous marchons côte à côte, silencieux, vers la maison. Il me présente un à un les membres de la famille. Tous me remercient d'être venu de si loin.

On m'offre un café. Valérie la mère de Quentin, une de ses tantes, ses grands-parents, prennent place en silence autour de moi. Leurs regards sont autant d'interrogations. J'étais « là-bas ». Pourtant, dans l'après-midi, avant moi, Christophe et Charles sont venus. Ils ont ramené la voiture de Quentin, qui était restée à Bazancourt. Avec eux, je suis un des derniers à l'avoir vu vivant. À l'avoir entendu.

Les corps et les visages me font face. Ma tension se mêle à la leur : peser mes mots. Dès la première question, je passe en pilotage automatique. Rien à inventer, rien à enjoliver. Juste décrire. Mon estime réelle pour Quentin se conjugue naturellement avec

ce qu'ils ont envie d'entendre. Je relate la dureté du travail, la chaleur intenable, l'atmosphère hostile des silos, la pression exercée sur les ouvriers, les semaines à rallonge. Et au milieu de tout ça, malgré tout ça, la vaillance et la droiture de Quentin.

Puis arrive la question centrale. La question vitale. Le seul doute qui vaille pour eux. Doute à écarter rapidement, clairement et définitivement. Sans équivoque, et parce que c'est ma conviction profonde, je le lève. Non, Quentin n'est pas mort de son imprudence, de son inconséquence. La consolation est bien mince, mais elle s'avère primordiale dans l'esprit de ces gens anéantis par le drame qui les touche.

À cette minute, je réalise confusément que c'est contre cette polémique qu'il va falloir se battre. Si les proches de Quentin ont des doutes à ce sujet, qu'en sera-t-il de ceux qui ont une part de responsabilité dans l'accident ? De ceux qui vont poser des commentaires hâtivement péremptaires sur des faits dont ils ne connaissent ni les tenants ni les aboutissants ? L'avenir confirmera cette crainte.

Alors que la discussion s'estompe, j'essaie de trouver le ton adéquat pour demander à voir Quentin. Je suis venu en partie pour ça. Le voir. Ce besoin se fait ressentir au plus profond de mon être. Hélas, ce ne sera pas possible. Je resterai avec cette absence, cette carence, cette frustration. Okasha me prend à part. « On a été obligés de fermer le cercueil, le corps commençait à se décomposer. » C'est un père qui me dit ça de son fils ! Une sorte de vertige me prend à l'écoute de ces paroles.

Plus tard dans la soirée, arrivent Anthony, François, Clovis. Des collègues qui étaient eux aussi sur le chantier. Nicolas, qui avait déjà travaillé avec Quentin auparavant est là aussi.

Tous, nous sommes retenus à dîner. Nous sommes beaucoup trop autour de la table de la salle à manger. Qu'importe, on se serre.

Anthony et François sont hébergés dans la maison. Comme les tantes, les oncles, les cousins, les grands-parents... Tous viennent de loin. Malgré le malheur qui les frappe, Valérie et Okasha ne s'exonèrent pas de l'hospitalité.

Nicolas pose sa caravane dans la cour de la ferme voisine. Lui, hébergera Clovis. Je dors dans mon camion, juste à côté. Les propriétaires gardent la porte ouverte, nous laissant ainsi accès aux sanitaires et aux toilettes. Le lendemain matin, sur une table, à notre disposition, une cafetière, du pain frais, des viennoiseries, des biscuits bretons...

C'est de ce hameau que vient Quentin.

Les obsèques sont simples et sobres. Les hommages se succèdent. Aucun n'est un lamento. Famille ou ami, chacun a composé une ode à la joie, à la vie. Celles qui habitaient Quentin.

Puis c'est la lente et longue procession vers le caveau. Sa dernière demeure, comme l'assène habituellement la formule convenue. Sa dernière demeure avant tout sera le souvenir de tous ceux qui l'ont connu, aimé, apprécié, respecté. Sa dernière demeure sera l'entêtement de

ceux qui n'auront de cesse de brandir l'étendard de son intégrité, de sa mémoire, de son honneur.

Un dernier regard au cercueil, tout au fond du trou.

Il est midi. Un grand nombre de personnes sont revenues chez les parents. Deux longues tables ont été dressées sous un barnum à côté de la maison. Une tante de Quentin a préparé un couscous pour cinquante personnes, pendant une bonne partie de la nuit. Elle est arrivée au petit matin, de Paris, la voiture chargée de ce festin.

C'est de cette famille que vient Quentin.

Vient l'heure de quitter Saint-Idriel. Encore six heures de route, en sens inverse. Les collègues en ont encore plus. Okasha nous tend une feuille blanche et un stylo. Nous y notons nos adresses, mails, et numéros de téléphone.

« Attention sur la route les gars. Dès que vous êtes rentrés, vous appelez, hein ? »

Au moment de nous séparer, Valérie et Okasha nous remercient encore une fois d'être venus. Quand à notre arrivée ils s'étaient enquis de nos temps de route, ils s'étaient presque excusés pour le dérangement...

## Quentin

*J'arrive ce lundi sur le site industriel Cristanol, à Bazancourt. Je suis d'après-midi.*

*12h30, les gars de l'équipe du matin débauchent. Ils sortent cernés, marqués, transpirants, mais souriants : leurs sept heures de pioche, de pelle et de marteau-piqueur sont derrière eux. Ils nous vannent, évoquant ce qui nous attend. Prennent le temps de fumer une clope avant la douche. Il y a là des connaissances de chantier, Christophe, Raphaël. Des nouveaux venus, Clovis et François. Et puis je revois Quentin. Les retrouvailles sont de courte durée. Le silo nous attend, avec sa chaleur étouffante, sa matière colmatée.*

*Un brave, Quentin.*

*J'avais rencontré Quentin pour la première fois il y a un an, à cet endroit précis justement. C'était pendant une quinzaine caniculaire. Il ne manifestait aucune plainte, même sous 40 ° à l'ombre. Et d'ombre il n'est pas question dans cette usine. Le silo métallique dans lequel nous officions étincelle sous le soleil de plomb, que pas un souffle de brise ne vient adoucir. Combien fait-il à l'intérieur ? On n'a pas de thermomètre. Une chose est sûre, il fait plus chaud que dehors. Pourtant, il faut piocher, pelleter, suffoquer sous un masque de caoutchouc anti-poussière. « J'ai jamais transpiré autant de ma vie » m'avait-il dit un jour en enlevant sa combinaison jetable détremnée, en sortant de cette étuve.*

*Au fil des discussions, pendant les pauses, il me racontait qu'il venait des Côtes-d'Armor, avec son antique 306*

*Peugeot à bout de souffle. On est en Champagne ici. Ça fait une tirée pour venir suer sang et eau pour à peine 11 balles de l'heure.*

*Après une période de glande, assumée, il s'était pris en main. Aucun organisme ne voulait financer la formation de cordiste qu'il projetait d'effectuer ? Il se la paierait lui-même. Pas loin de 4 000 € quand même ! Et pas au coin de sa rue, dans le sud de la France. La mission locale lui a finalement alloué 500 balles, afin de « couvrir » ses frais de déplacement et d'hébergement. Pour 5 semaines. 14,28 € par jour. Royal ! Il avait acheté son équipement, nécessaire au boulot. Plus de 1 000 €.*

*Il n'en était pas aigri pour autant. Lors de ses chantiers à Bazancourt, il logeait dans un foyer de jeunes travailleurs. Il en relatait l'austérité, et la rigidité du règlement. Y inviter quelqu'un semblait mission impossible. Pourtant, il y était parvenu, afin de venir en aide à Paul, qui, dans la galère, avait opté pour le camping sauvage dans un bois, à quelques dizaines de mètres de la clôture de l'usine.*

*On avait transpiré ailleurs, ensemble. Lors d'un décrassage de cuve, il y a quelques mois. Des heures de nettoyeur haute pression, afin d'enlever une sorte de grosse merdasse marron des parois. Puis d'autres heures au fond, à délayer, racler le tout pour le faire s'écouler dans un pauvre tuyau de 80 millimètres de diamètre. En cette fin de journée qui n'avait de printanière que la date sur le calendrier, je le vois encore tremblant de la tête aux pieds en se rhabillant. « Mets ta capuche, la plus grosse déperdition de chaleur, c'est la tête. » D'autant qu'il a le cheveu ras, Quentin. On se réchauffait au cul des gros compresseurs mobiles d'une société de nettoyage. Enivrés par leurs gaz d'échappement. Assourdis par leurs vrombissements.*

*Mercredi 21 juin 2017, aujourd'hui c'est l'été.*

*12h30, la chaleur nous écrase. Nous attendons l'équipe du matin. Ils tardent à sortir, les gars, on dirait. Autant de répit pour nous.*

*Le bruit d'une sirène enfle au loin. Puis se rapproche. Deux véhicules légers de pompiers entrent sur le site. Ils se dirigent vers les silos. Ils s'affairent autour du petit, tout à gauche. Nous on bosse dans le gros, tout à droite, pas d'inquiétude.*

*Mais les pompiers grimpent à l'échelle à crinoline. Cela veut dire que les trappes du bas sont fermées. Et seuls les cordistes sont autorisés à intervenir dans les silos par le haut. Il arrive que nos donneurs d'ordre nous fassent bosser ponctuellement ailleurs que sur la mission prévue afin de pallier un problème inopiné. Par cette chaleur, un gars aura fait un malaise. Pas de panique, les secours sont là.*

*Seulement, vers 13 heures, d'autres véhicules de secours arrivent. Durant les longues minutes qui suivent, c'est une noria de camions rouges qui passent la barrière d'entrée de l'usine, ralentissant à peine. Une quinzaine, au total. Puis des véhicules de la gendarmerie.*

*L'angoisse nous étreint. L'insupportable touffeur caniculaire n'est plus qu'un problème secondaire.*

*Charles décide d'aller aux nouvelles.*

*Durant son absence, une employée du site arrive du lieu de l'accident, empressée. Je lui demande des informations, arguant qu'il s'agit d'un de nos collègues. « Je ne peux pas communiquer pour l'instant. »*

*Quelques minutes plus tard, même demande à une gendarmette que j'avais vu entrer sur le site auparavant. « Je ne sais rien, je viens d'arriver. »*

*Inquiète de nous voir griller clopes sur clopes en plein cagnard, une salariée de l'usine nous apporte des bouteilles d'eau. Propose de nous fournir de quoi manger. On n'a pas le cœur à manger.*

*Puis Charles revient. Il nous rapporte les paroles lapidaires et définitives de Christophe, un de nos équipiers du matin : « On a perdu Quentin. »*

*Nous savons ce que ça veut dire. Il est enseveli. Même si des paroles chargées de fol espoir tentent inutilement de conjurer l'inacceptable vérité qui s'insinue en nous. Une poche d'air... Peut-être que...*

*Nous passons de longues minutes à repousser la dramatique réalité qui nous dépasse, dérisoire réflexe lié à la nature humaine.*

*Devant nous passe une camionnette marquée Identification Criminelle. Jefferson, pompier volontaire, nous dit ce que cela signifie.*

*Désormais, nous parlerons de Quentin au passé.*

*Dans PQR, il y a PQ.*

*Plus tard, rentré à la maison, je consulte un article sur le site internet de l'Union, le quotidien local. Pour accéder à lecture, il me faut fermer une fenêtre de proposition d'abonnement. Sous la rubrique faits divers, je me tape le récit très succinct, au milieu duquel brille une publicité.*

*Le nom de Quentin n'est même pas cité. Contrairement à celui du directeur de l'usine. Je suis écœuré.*

*J'y apprends que les pompiers du GRIMP (Groupe de Reconnaissance et d'Intervention en Milieu Périlleux) n'ont pas voulu descendre dans le silo, estimant les conditions trop dangereuses.*

*Des questions seront à poser. À cet instant, à chaud, je prends le parti de ne pas éclabousser la mémoire de Quentin par la polémique.*

*Vraiment, c'était un bon gamin. Rien de péjoratif ni condescendant dans ce terme. J'ai très largement l'âge d'être son père. Il n'en était que plus respectueux. Écoutant et appliquant les consignes.*

*Posé, enjoué, gentil, attachant, volontaire, courageux... les mots me manquent. J'ai peine à le dire, mais pour quelqu'un d'autre que lui, je n'aurais peut-être pas écrit cette chronique. Pas sous cet angle en tout cas. Hier, il m'a dit « Au fait, j'ai lu ton bouquin<sup>1</sup>. Trop stylé ! Y a des passages qui m'ont bien fait marrer. » Ce sont les dernières paroles que j'aurai entendues de sa bouche.*

*Quentin était plein de vie. Et d'envie de vivre. Aujourd'hui, il est mort. Mort loin de chez lui, à l'issue d'une pénible journée d'un travail ingrat. Dans une semi-obscure. Dans l'épaisse poussière d'un silo en ferraille chauffé à blanc, alors que dehors le soleil brille.*

*Il n'aura pas eu une belle mort, Quentin.*

---

1. Il s'agit du texte *Casser du sucre à la pioche*, présent dans cet ouvrage à la suite de ce texte et préalablement édité en juillet 2016 aux éditions du commun.

*À 21 ans, il n'y a pas de belle mort.*

Ce texte est une chronique parue dans *La Brique*<sup>2</sup>. Ce n'est pas celle qui était prévue. Mon texte initial est validé depuis longtemps.

Seulement, en ce jeudi 22 juin, lendemain de l'accident, la nécessité de rendre un hommage à Quentin se fait impérieuse. Pas le temps de tergiverser, le bouclage du journal commence dans deux jours. Pas le temps non plus de peaufiner. C'est un texte brut de décoffrage que j'envoie alors. C'est ce que je veux donner à lire encore maintenant : un hommage jeté instinctivement sur le papier, dans la précipitation. Une imparfaite et imprécise mise en mots des sensations qui virevoltent et s'entrechoquent dans mon esprit encore vaseux du traumatisme de la veille.

Les membres de collectif accepteront ce changement de dernière minute. Par ailleurs, ils mettent l'article en libre accès sur le site internet du journal. Ainsi, il peut circuler.

C'est par son biais que j'entre en contact avec Frédérique, la marraine de Quentin. Que ce soit le son bouleversant de sa voix au téléphone, ou le ton de ses mails, tout me dit qu'elle est anéantie par ce drame.

Avec quelques cordistes, nous décidons courant juillet d'organiser un rassemblement d'hommages sur le parking de Cristanol. Nous y associons la mémoire d'Arthur et Vincent, décédés en mars 2012 dans la sucrerie voisine, qui fait partie du même groupe indus-

---

2. Éric Louis a rédigé des chroniques pour la revue lilloise *La Brique* - <http://www.labrique.net/>

triel. L'enquête ouverte après l'accident n'a toujours pas abouti. Cela fait 5 ans...

L'organisation de ce rassemblement ne s'est pas déroulée dans une quiète fluidité. À quelques-uns nous avions, fin juillet, approuvé l'idée de Fred. Un laconique « *TOUS À BAZANCOURT !* ». Le projet, hâtivement validé, a été promptement annoncé. Les interrogations, quant aux nombreux obstacles légaux et organisationnels ne sont venues qu'ensuite. Comme le fait que les organisateurs ne se connaissent pas tous et habitent aux quatre coins de la France.

Sollicitée, la direction de Cristanol répond ne vouloir traiter qu'avec la famille. En dépit de sa profonde affliction, Frédérique, accepte le rôle d'intermédiaire entre le directeur et nous. Qu'elle en soit infiniment remerciée. D'autant que ses nerfs ont été soumis à rude épreuve par M Mangion, le tout nouveau directeur. À l'approche du rassemblement, il ne cessait de l'interpeller, par mail, par téléphone. Affermissant peu à peu ses exigences sous couvert de sécurité.

Entre l'expression d'une compassion sirupeuse, et les formules de politesse convenues, son inquiétude affleure. Combien serons-nous ? Inquiétude qui tend vers la crainte. Qui sera là ? Il n'hésite pas à demander une liste nominative des participants.

Frédérique a même reçu des appels d'une fonctionnaire de police des Renseignements Territoriaux. Ses questions reprennent point par point les questions d'un des mails du directeur. Elle s'inquiète du contenu de la journée, compte tenu de la large plage horaire : 10h-16h. Son souci principal consiste à prévoir

au plus juste les effectifs à déployer sur un tel laps de temps. Des effectifs de quoi ? Aurait-on projeté, avec les quelques membres d'une famille éplorée, de mettre l'usine à sac ? Mieux, la ville à feu et à sang ? On sent que pour sa tranquillité, l'hommage devrait être réglé en cinq secondes. Dépose de gerbe, minute de silence, et tchao, tout le monde rentre chez soi. Elle aussi réclame la liste des participants. Un relent de vichysme. Ça me monte au nez. À force d'atermoiements, la tant convoitée liste ne sera pas transmise. La morale libertaire est ainsi sauvée.

Répondre à l'une comme à l'autre relève de l'exercice de diplomatie. D'un côté, ne pas céder aux demandes liberticides et aux exigences castratrices, de l'autre ne pas montrer l'agacement que suscitent de telles demandes.

Je n'oublie pas que l'usine est un site classé Seveso, que le plan Vigipirate est à son maximum, et que nous sommes toujours sous le régime de l'État d'urgence. Le moindre petit faux pas pourrait nous faire interdire la tenue de la journée. Je pense que c'était le but inavoué de cet acharnement assidu. La question qui me brûle alors, je la pose maintenant : depuis quand la force publique financée par les contribuables est-elle censée assurer la sécurité d'un événement sur un lieu privé ? À savoir le parking d'une usine générant des millions d'euros de profit.

Ce quasi-harcèlement durera jusqu'à la veille du rassemblement.

La grosse industrie et la police du renseignement main dans la main...

Sans enfant, Frédérique considérait un peu Quentin comme son fils. L'épreuve est d'autant plus dure pour elle. Au fil de nos contacts, elle me livre des anecdotes sur son filleul, grappillées au cours de sa trop courte existence. Leur complicité, leur amour réciproque éclate à chaque mot relatant ces précieux petits bouts de vie. Je n'en ressens qu'avec plus d'acuité et de tristesse l'immense gâchis provoqué par la perte de Quentin.

En écho à ce sentiment écrasant, résonnent les commentaires de tous ceux qui ont été amenés à travailler avec lui. Il est en général de bon ton de regretter un collègue disparu, quoi qu'on ait pu en penser. Lui faisait déjà l'unanimité de son vivant. Chacun se réjouissait à la perspective de partager un chantier avec lui. Il laisse d'autant plus de regrets.

## Cristal Union

Cristal Union, c'est du sucre. Essentiellement. Dix sucreries et quatre distilleries transforment les betteraves de 10 000 exploitants agricoles. Sa structure juridique est une coopérative. Mais on est loin de la SCOP à gestion horizontale. Ici la hiérarchie pyramidale s'élève dans la plus pure tradition industrielle. Les méthodes sont à l'avenant. Les discussions avec les employés du groupe le confirment. Pas de place pour la fantaisie ou l'égalitarisme quand on emploie 2 500 salariés.

La seule trace de frivolité, on la trouve dans le marketing. Cristal Union, c'est Daddy sucre, avec en exergue sa récurrente teinte rose Barbie. Et sa mascotte ridicule. Une boule de poils rose perchée tout en haut de longues pattes frêles, casquette et grosse chaîne de rappeur autour du cou.

Ce petit bonhomme multifonctions s'adresse aussi aux employés à travers les affichettes collées aux murs des bureaux et des salles de contrôle, comme autant d'appels et de rappels infantilisants. Mais bon, c'est cool, c'est fun, c'est djeun's.

De quel cerveau a bien pu sortir cette improbable figurine ? Ou plutôt, de quels cerveaux ? Une personne seule n'est pas capable d'une telle laideur, d'un tel mauvais goût. Je ne peux m'empêcher de me demander quel a été le montant de la facture rémunérant l'agence de communication qui a décroché le marché.

Et surtout, surtout, quels ont été les arguments pour convaincre des messieurs sérieux et d'un âge respectable, en costume gris, que leur image, à travers celle de l'entreprise qu'ils dirigent, puisse être représentée par une semblable horreur. À ce niveau, j'hésite entre spéculer sur la force de persuasion des uns, et m'étonner du manque d'intelligence des autres.

À moins que le patron de l'agence de communication ne soit un proche du directeur qui a signé le bon de commande. Ce qui réglerait la question. Mais en appellerait d'autres...

Cristanol est l'un des sites industriels du groupe. Son activité consiste à distiller de l'alcool à partir de blé. La matière qui reste après la fabrication est valorisée, avec d'autres résidus de betteraves, et quelques adjuvants, sous forme de petits granulés déshydratés, destinés à l'alimentation des bovins. C'est la drêche. Elle est stockée dans des silos métalliques. Chez Cristanol, nous intervenons à l'intérieur de ces silos, afin de vidanger manuellement les centaines de tonnes de drêche qui y restent coincées.

Le 19 juin 2017, deux jours avant l'accident mortel de Quentin, l'*Union* publie un papier sous le titre « 261 jours sans accident chez Cristanol à Bazancourt. » Et juste en dessous : « L'entreprise d'agroalimentaire a gagné un trophée consacrant ses efforts pour la sécurité. »

Daté du même jour, un communiqué de presse émanant de Cristal Union annonce les résultats du groupe pour les 16 mois de l'exercice écoulé. En interne, la communication suit son implacable cheminement,

que même la mort d'un homme ne semble pouvoir perturber. Le 22 juin, alors que le corps de Quentin repose depuis la veille au soir sur l'inox froid d'une morgue rémoise, ces chiffres sont publiés sur le site internet du groupe : 2,5 milliards d'euros de chiffre d'affaires, 133 millions d'euros de résultat net.

## Les conditions de travail

Travaillant souvent sur le site de Cristanol, j'ai le temps de voir la lente dégradation de la considération dont nous sommes l'objet, nous les cordistes.

Au début, ça va. On nous demande bien le premier jour de chantier une estimation du temps nécessaire à vider le silo. Difficile de s'avancer. Cela dépend de la quantité de matière à décolmater, de sa dureté, du nombre de techniciens que nous sommes, des conditions climatiques, du temps de réactivité des animateurs qui viennent consigner et déconsigner les installations...

La vidange complète d'un silo peut durer une, deux, trois semaines selon la conjugaison de tous ces paramètres.

Comme la plupart des collègues, à Bazancourt, je suis en déplacement. 190 kilomètres me séparent de la maison. Parti le lundi matin à 5 heures, j'aspire à rentrer tôt le vendredi. Du moins pas trop tard. Nous nous arrangeons pour avoir effectué nos 35 heures, souvent un peu plus, le vendredi à 13 heures. Le temps de manger un morceau vite fait, et de faire la route du retour, j'arrive vers 17 heures chez moi. Il y a d'autant moins de raison de prolonger le travail outre mesure le vendredi, sachant que nous serons de nouveau à pied d'œuvre le lundi suivant, pour continuer la tâche entamée. Dans cette configuration, quelques heures de boulot en plus n'auraient pas une grande prépondérance dans l'avancée du chantier.

Pourtant, au fil du temps, cette organisation semble déplaire. Du côté des responsables de Cristanol, s'entend. Un vendredi, à 13 heures, alors qu'on s'apprête à enlever nos combinaisons jetables imprégnées de transpiration, à jeter les outils dans le camion, l'animateur de service nous demande d'effectuer une session de plus. En maugréant, nous obtempérons. Une heure plus tard, il réitère la même demande. En s'excusant, toutefois : « Je sais bien les gars, moi je m'en fous, mais c'est les chefs qui demandent ça. »

« Tes chefs, assis dans leur bureau, c'est pas eux qui piochent. À 17 heures ils ont fini leur journée, et à 17 heures 15, ils sont chez eux. Moi j'ai 3 heures de route pour rentrer. En plus, ma semaine est pas finie. J'ai un autre chantier demain après-midi. Et de toute façon, on est là lundi matin pour toute la semaine. Ça sert à quoi de faire une heure en plus ? » Là-dessus, je me barre.

Courant mai et juin 2017, cette pression s'est encore accentuée. Régulièrement les gars ne sont pas lâchés avant 17 heures. Je suis sur d'autres chantiers à ce moment-là. Les gars présents me racontent qu'ils ont trouvé la parade. Ils s'arrangent pour avoir effectué 48 heures de boulot le vendredi vers 13 heures. Les responsables s'inclinent ainsi devant la limite légale, et les laissent partir. À ce rythme, les journées bordurent les 11 heures de travail. En juin 2017, il fait chaud, très chaud. Piocher, pelleter sur de telles plages horaires, dans l'atmosphère confinée et poussiéreuse des silos éprouve les organismes.

Je raconte ces conditions de travail, la veille des obsèques de Quentin, à sa famille proche. Sa grand-mère me dit alors : « Une fois en rentrant un vendredi,

il nous a raconté qu'il s'est endormi au volant. » Ce sont les secousses de ses roues de droite mordant sur le bas-côté qui l'ont réveillé. Le week-end, Quentin rentrait chez ses grands-parents. Chez lui, c'était trop loin. Quand il est mort, cela faisait plusieurs semaines que ses parents ne l'avaient pas vu.

Christophe est un habitué de ce chantier répétitif. Au point qu'il y officie en tant que chef d'équipe. Cela ne veut pas dire qu'il ne bosse pas comme les autres. Simplement, c'est lui qui signe les autorisations de travail, les permis de pénétrer en milieu confiné. C'est vers lui que Cristanol transfère ses responsabilités en cas de dysfonctionnement. Au début de l'année, son père est malade. Gravement malade. Pour tout dire, il est cloué sur un lit d'hôpital, en phase terminale du cancer. Sachant l'issue fatale, mais n'en connaissant pas l'échéance, il demande à partir plus tôt, un vendredi. Refus des petits chefs. De ce fait, il ne pourra se rendre à son chevet que tard le lendemain. Son père est déjà sous des doses massives de morphine. À ce moment de l'agonie, si la chair continue de se débattre, la conscience est déjà loin, la lucidité a rendu les armes. Christophe n'aura revu de son père qu'un corps à la dérive.

Dans la grosse industrie, les opérations de maintenance sont réalisées par des prestataires extérieurs. Cette externalisation permet de limiter la masse salariale et par là même les inconvénients qui y sont liés. Les entreprises prestataires sont souvent des PME. Au sein desquelles il n'existe pas de représentation syndicale. Ces PME, à leur tour, s'affranchissent des obligations liées au nombre d'employés en ayant recours au travail temporaire. Pour chaque opération, les sous-traitants

sont mis en concurrence. Tirant ainsi les prix des prestations vers le bas. La libre concurrence a d'autres vertus. Notamment celle de transférer les responsabilités et la gestion des risques. En l'occurrence, l'opération de vidange des silos fait l'objet d'un contrat entre ETH, entreprise employant des cordistes, et Cristanol. La relation se pérennise au fil des années. Chacun y trouve son compte. ETH s'assure un chiffre d'affaires et une source d'activité régulière. Cristanol, sur un coup de fil, se fait mettre à disposition des équipes de cordiste au gré de ses besoins.

Dernièrement, les demandes se sont faites plus pressantes. Les délais plus courts.

En cas de carence en personnel, ce sont les sociétés d'intérim qui sont à leur tour sollicitées. Les équipes de cordistes sont composées dans leur immense majorité d'intérimaires. Autant sur le site de Cristanol que sur les autres chantiers.

Le jour de l'accident de Quentin, sur 12 cordistes, un seul était en CDI, et un autre en CDD. Les contrats de travail temporaires ont une durée d'une semaine. Quelle que soit la durée prévue du chantier. La pression est ainsi exercée sur les travailleurs précaires. Ceux qui ont besoin de bosser la semaine suivante, pour diverses raisons sont rendus malléables, assez peu portés sur la contestation.

Alors, quand la guerre se déclare entre le donneur d'ordre et son sous-traitant, les plus vulnérables sont les ouvriers. Les demandes de Cristanol se font plus impératives. Les responsables de l'usine appellent le vendredi afin obtenir des effectifs pour le lundi suivant.

Pourtant, souvent, les ouvriers de l'usine nous informent dès le milieu de semaine que des cordistes seront nécessaires la semaine suivante, parce qu'un silo arrive en fin de soutirage.

Une semaine avant l'accident, 5 cordistes piochent dans le silo 12. La prestation ne satisfait pas les responsables, visiblement. Le jeudi après-midi, ils imposent à ETH de faire passer l'effectif à 12 personnes. Soit deux équipes de 6 techniciens. Le délai est restreint. La période est chargée en chantiers. Le lundi, l'équipe du matin plafonne à 5 ouvriers. L'après-midi, nous sommes 3 ! Les cadres menacent. Si le lendemain l'effectif exigé n'est pas au complet, c'est la rupture du contrat. « Il y a d'autres prestataires qui frappent à la porte ! »

Les silos de drêche devraient se vider sans intervention humaine, à l'intérieur. Un dispositif a été prévu lors de la conception. Le silo est un tube en tôles d'acier de 30 mètres de haut, sur une quinzaine de mètres de diamètre. Au fond, creusée dans le sol en béton, une ligne de 7 trappes coniques. Pour les besoins de la production, les trappes sont ouvertes successivement. Par gravité, la matière s'écoule. Puis à un moment donné, lorsque le niveau a baissé, la matière n'a plus assez de pente pour couler. Elle reste entre les parois du silo et l'entrée des trappes, en un joli et gigantesque V. Alors le planétaire entre en jeu. C'est un immense bras tournant qui part du centre, et racle lentement le fond du silo. Un peu comme la grande aiguille d'une pendule. Ce bras est équipé d'une vis sans fin, prévue pour grignoter la drêche, et l'emmener vers les trappes d'évacuation.

Sauf que ce dispositif n'a jamais fonctionné. Faute de conception ? Erreur de dimensionnement ?

Toujours est-il que le planétaire ne parvient pas à entamer la matière qui s'agrège en blocs solides. Alors, durant des semaines, armés de houes, de pioches, de pelles, parfois de marteaux-piqueurs, nous émiettons et éboulons des centaines de tonnes de drêche, afin que le planétaire puisse fonctionner. En gros, nous lui pré-mâchons le travail.

La machine est censée être au service de l'homme.

Nous sommes au service de la machine.

Mieux, nous sommes « machine », car intégrés au process de l'usine. ETH intervient systématiquement depuis 7 ans à la fin de chaque vidange de silo. En 2014, Antoine, un salarié cordiste, a passé 42 semaines sur le site de Cristanol. Cette prestation systématique et récurrente est budgétée dans le fonctionnement de l'usine. Étant donné la fréquence de nos interventions, nous nous interrogeons quelquefois sur le surcoût que représente notre activité. La réponse des ouvriers de Cristanol est sans ambiguïté : nous coûtions moins cher que l'investissement qui permettrait le fonctionnement autonome initialement prévu.

La matière contient un certain taux d'humidité. Le silo métallique, gigantesque boîte de conserve, est une étuve qui absorbe la chaleur extérieure. En été, impossible de poser la main sur les parois. La chaleur fait s'évaporer un peu l'humidité contenue dans la matière, soudant ainsi les granulés les uns aux autres. Ce qui provoque durcissement et colmatage.

Fabriquer de la matière plus sèche pourrait résoudre ces problèmes ? Certainement. Mais la drêche est vendue au poids. Or une matière plus sèche est moins lourde. Donc moins rentable. Notre travail n'est qu'une donnée d'une équation savamment maintenue à l'équilibre.

« Le salarié est une variable d'ajustement. » Souvent ressassée, la formule peut sembler un peu abstraite. Elle trouve ici son fondement concret dans le substrat de pures considérations économiques.

Quelle est la part de notre contribution aux 2,5 milliards d'euros de chiffre d'affaire de Cristal Union, nous qui gagnons entre 10 et 12 euros bruts de l'heure ?

## L'ACCIDENT

Mercredi 21 juin 2017. Jour de l'été.

La météo est en phase avec le calendrier. 36 ° à l'ombre sont annoncés.

Je suis sur le chantier Cristanol depuis lundi. Je fais partie de l'équipe de l'après-midi. Cela fait quelques semaines que les températures sont estivales. Avec d'autres, nous avons eu le temps de prendre la mesure de cette chaleur. Ces semaines, nous les avons passées à dépoussiérer un hangar à grain, un peu plus au sud, vers Châlons-en-Champagne. 8 000 m<sup>2</sup> de bâtiments à décroquer dans la fournaise des tôles amiantées. À tout nettoyer, du fond des fosses au sommet de charpentes.

Pendant ce temps, les collègues transpirent à Bazancourt. La succession de ces jours caniculaires a éprouvé les organismes. Les leurs comme les nôtres. D'autant plus qu'eux se tapent des semaines de 48 heures. Dans les silos, la drêche est particulièrement retorse, durcie à l'extrême par les températures.

Ce mercredi matin, on ne se doute pas un instant du drame qui se noue. Depuis lundi les deux équipes s'échinent dans le silo n° 12. Mais ce matin, les responsables de production interrompent le boulot. Ils pressentent que le silo n° 10 va poser des problèmes d'écoulement. Normalement, nous intervenons une fois que toute la matière fluide s'est écoulée. Dans ce cas, les trappes sont alors visibles. Là seulement

le danger potentiel est localisé. On sait où on met les pieds.

Vers 10 heures, les gars sont envoyés dans le silo n° 10. Le niveau de matière est encore très haut. Trop haut. Le seul accès possible est le trou d'homme de 50 cm de diamètre, tout en haut. C'est aussi la seule possibilité d'aération. La seule source de lumière.

Les trappes de vidange sont recouvertes d'une épaisse couche de matière. Et donc ne sont pas visibles. Ce silo est plus petit que les autres, l'atmosphère y est d'autant plus étouffante, le confinement plus oppressant. La poussière est très dense. L'obscurité oblige à travailler à la lampe frontale.

Par deux fois l'explosimètre se déclenche. Cela signifie que le taux de particules en suspension représente un danger d'ignition. Ne manque plus qu'une étincelle pour provoquer l'embrasement. Au son de ces alertes, les binômes sortent, conformément aux règles de sécurité. Et attendent que la densité de poussières s'estompe.

Ces interruptions inopinées ajoutent de l'agacement à la fatigue cumulée des dernières semaines. À la fatigue cumulée depuis 5 heures du matin.

Vers midi, Quentin et Anthony redescendent dans le silo. Quentin, encordé, est debout sur plusieurs mètres d'épaisseur de drêche. S'il est posé ainsi, c'est que potentiellement il le peut. C'est que rien ne s'écoule. Les trappes de vidange sont alors fermées. Cette matière est stable. J'y ai assez galopé pour l'affirmer. On s'y enfonce au maximum à mi-mollet.

Une corde est coincée dans la masse de granulés. Quentin tire, hâle, rien n'y fait. Il fait noir. Il fait chaud. Il est fatigué. Le masque à cartouche anti-poussière rend sa respiration difficile. Quentin s'exaspère. Dans 20 minutes, il a fini sa journée. Pour se donner plus de liberté de mouvement, il détache alors la corde qui l'entrave.

Au moment où il effectue ce geste qui prend 1 seconde, combien pèse l'harassement induit par les 48 heures de travail hebdomadaires de ces dernières semaines ?

Combien pèse la chaleur étouffante qui a éprouvé son organisme ?

Combien pèse l'abrutissement de cette tâche répétitive, débilatante, décérébrante, qui consiste à piocher, pelleter, piocher, pelleter ?

Combien pèse l'imminence de la libération, 20 minutes plus tard, alors qu'il bosse depuis 5 heures du matin ?

Combien pèse l'atmosphère hostile de ce silo obscur et poussiéreux à l'extrême ?

Combien pèse le désagrément d'être entravé au bout d'une corde limitant sa liberté de mouvement ?

Combien pèse la certitude que la matière est stable sous ses pieds ?

Combien pèse l'improbabilité que quelqu'un pilote l'ouverture d'une trappe à ce moment précis ?

Ces questions, il ne se les pose certainement pas. Trop occupé à jeter ses dernières forces afin de retirer cette foutue corde coincée.

C'est alors que la matière s'écoule sous ses pieds, l'entraînant vers le fond.

Tout va très vite. Très très vite. Il essaie alors de se reconnecter à la corde. Sans y parvenir. La précipitation, la fébrilité, le manque de visibilité, la panique...

Anthony lance l'alerte à la vigie de faction, là-haut, au trou d'accès. Il rejoint Quentin afin de lui porter secours. Sans hésiter, Raphaël et François entrent dans le silo. Tous les trois, pendant de longues minutes, dans cette obscure étuve étouffante, saturée des poussières de la matière qu'ils remuent désespérément, pelletent, creusent. En vain.

Les muscles brûlent, les poumons cherchent l'air. Ils s'obstinent.

Anthony, pourtant encordé, s'enfonce à son tour. Raphaël et François s'emploient à le dégager. Raphaël, avec l'énergie du désespoir, le tire. Au-delà de ses forces. Son dos cède. Trois mois après, il n'a pas pu reprendre le boulot, malgré ses quatre séances de kiné hebdomadaires.

Anthony est enseveli jusqu'aux épaules. Christophe lui lance une corde, reliée à un système de poulies qui démultiplie la force de traction. Il est arraché à grande-peine de l'inexorable succion qui l'entraînait.

Les trois gars sortent, en état de choc.

Hébétés. Terrassés par l'épuisement. Ils s'abattent dans un coin ombragé qui ne leur apporte pas une once de fraîcheur. 36 ° à l'ombre !

François voit alors un homme arriver vers lui. Il m'a raconté cette scène. Mieux, il me l'a écrite spontanément dans un mail que nourrissait sa colère.

Je laisse la place à ses paroles :

*J'ai cependant des doutes sur l'humanité de monsieur Larigaudière que j'ai croisé vers 12h30, peu de temps après être sorti de cet enfer. Tous les gens étaient conciliants (bouteilles d'eau, mets-toi à l'ombre, etc.), je regardais Raph et Anthony descendre l'échelle dans un état second, peinant à réaliser ce qu'il venait de se passer, de ce qu'on venait de vivre...*

*Et là je tombe sur un petit à lunettes avec marqué sur son casque Directeur Général qui me regarde et me dit « Il était encordé, il était encordé ????? » Sans même un « Ça va ? » J'ai du marmonner un « Je sais pas » et me suis barré, sur le coup je n'ai pas réalisé..., ce n'est que le surlendemain que j'y ai repensé, et ça m'a foutu en rogne putain.*

*Il était déjà sur sa défense et se foutait bien de la mort du pauvre Quentin et de ses collègues. Ça met la rage.*

Alors qu'après le drame je le sollicite, ce même monsieur Larigaudière m'écrit :

*La mort d'un homme au travail est quelque chose d'insupportable ; c'est aussi le constat d'un échec.*

*En l'état, la société CRISTANOL reste dans une complète ignorance des circonstances qui ont conduit à cet accident atroce.*

Monsieur Larigaudière a quitté son poste de directeur dans les semaines qui ont suivi. Peut-être que lui ou d'autres ont tiré les conclusions de ce constat d'échec. Qu'importe, loin de moi l'idée de clouer au pilori un homme que pour le peu qu'il n'est.

Puissent seulement ces quelques pages tirées Cristanol de la *complète ignorance des circonstances qui ont conduit à cet accident atroce.*

Quentin s'était détaché. Cette phrase seule pourrait l'accabler.

À sa place, j'aurais peut-être fait comme lui.

Qui ne s'est jamais trouvé dans ces configurations de travail hallucinantes ne peut se permettre de porter un jugement. Celui qui les a vécues, pas davantage, au demeurant.

*A posteriori*, toutes les sentences, tous les commentaires, même empreints de la méconnaissance du contexte, se veulent chargés de bon sens, de bonne foi et de légitimité. Mais à ce moment précis qui a fait basculer sa vie et celle de ses proches, qui était à la place de Quentin ? Personne.

Lorsque sur Facebook je publie l'annonce du rassemblement organisé en hommage à Quentin, Thomas Brasseur écrit ce commentaire, assis au frais derrière son ordinateur :

*Donc l'idée, c'est d'aller manifester pacifiquement contre l'inconscience des ouvriers...? Je ne comprends pas très bien...*

Thomas, c'est à l'attention des gens qui ne comprennent pas très bien, que d'autres gens écrivent des bouquins.

Pour éviter que ceux qui ne connaissent pas Quentin tranchent avec autant de légèreté dans le vif de son humanité, de sa probité, de sa mémoire.



**Casser du sucre à la pioche**



« La vie d'un entrepreneur est souvent  
plus dure que celle d'un salarié. »  
Emmanuel Mac(r)on,  
humaniste du début du 21<sup>e</sup> siècle.

## « *Fin de la pause !* »

Est-ce que j'ai entendu ces mots ? J'ouvre les yeux. J'émerge doucement. Tout ce blanc. La réalité revient à moi. Revient en moi. Un coup d'œil à droite. Un coup d'œil à gauche. Sortant comme moi de leur léthargie, les autres s'animent. L'un est assis et regarde autour de lui, l'air hagard. Un autre se relève en maugréant. Un troisième boit à sa gourde de métal.

Est-ce que j'ai entendu ces mots ? Je ne sais pas. D'habitude, je les entends c'est sûr, je ne dors pas. Aujourd'hui, pour la première fois j'ai sombré dans le sommeil. Trente secondes ? Dix minutes ? J'en sais rien. Peu importe, faut s'y remettre.

Nous sommes dix, ressemblants, indifférenciés. Dix fantômes, combinaisons blanches, bottes blanches, casques blancs, fondus dans le blanc de ces montagnes de sucre. Fantômes silencieux. Les bruits sont étouffés. Les coups de pioche dans les blocs de sucre font un ploc mat et lointain. Le mec à côté, s'il parle normalement, j'entends pas. Au reste, personne ne parle, ou si peu. De loin en loin, sporadiquement, des paroles déformées, des mots incompréhensibles m'arrivent. Mais d'où ? Les sons tournent et courent le long des épais

murs de béton. Presqu'autant que le boulot, c'est s'arracher à cette atmosphère cotonneuse, étouffée, étouffante, qui est dur.

Je suis à l'intérieur d'un cylindre de 30 mètres de diamètre sur 54 mètres de hauteur. En plein milieu, une colonne d'environ 4 mètres d'épaisseur qui monte là-haut soutenir le toit. Le tout en béton peint de couleur bleu pâle. La lumière blafarde de deux énormes lampes achève de lisser les velléités de contrastes. Au fond de ce cylindre, sur une hauteur variant de 10 à 15 mètres, restent 5 000 tonnes de sucre. Il est censé s'écouler par gravité, au gré des besoins du conditionnement. Devrait sagement glisser par les trémies, sortes d'entonnoirs moulés dans l'épaisseur du sol, pour être emmené vers son destin de sucre. Mais celui-là, il ne veut pas finir en petits morceaux dans ton café, ou fondu dans une confiture de grand-mère, ou complice de l'impérialisme américain, délayé dans du coca-cola. Il renâcle. S'agrège. Colmate. Résiste. La force de l'inertie.

Heureusement, les responsables de la sucrerie, qui sont des humanistes, ne veulent pas te priver de sucre dans ton café. Ne veulent pas empêcher ta grand-mère de confectionner ses confitures, seul lien qui la retient à ce peu de vie qui lui reste à vivre. Alors ils envoient au fond du silo une poignée de fantômes tout blancs mater le sucre récalcitrant, à coups de pioche et de pelle.

Mais comment on entre, là-dedans ? Il existe bien deux trappes d'accès, percées dans les épaisses parois. Seulement, elles sont situées à 1 mètre et 7 mètres du fond. C'est à dire ensevelies par le sucre restant. Ultime solution, passer par le haut. En effet, au sommet

du silo, disposées en cercle, se trouvent une vingtaine d'ouvertures, pour le remplissage. Ce sont des trous d'une cinquantaine de centimètres de diamètre. Ils deviendront « trous d'homme ».

L'affaire est simple.

On attache deux cordes, une de travail, une de sécu, aux fixations scellées dans le mur, on fait passer les cordes dans le trou d'homme, on veille à ce qu'elles descendent bien jusqu'en bas. Cordiste, c'est notre boulot. On a le baudrier. Mousquetonné au baudrier, le descendeur. Une fois la corde correctement enfilée dans le descendeur, y a plus qu'à se laisser glisser jusqu'en bas. Un matin, à ce moment précis, un ancien me regardant opérer me dit : « *Une année j'étais là à regarder un gars prêt à descendre, il avait mal fermé son descendeur. J'ai eu juste le temps de le rattraper par le baudrier.* »

D'instinct, je vérifie mon descendeur, mon système anti-chute sur la corde de sécu, puis les 50 mètres de vide sur lesquels je suis assis. Le système anti-chute empêcherait certes le vol plané fatal.

N'en resterait que le choc du « plomb », car on est arrêté net après quelques mètres, et le traumatisme d'avoir évité de peu de finir en crêpe. Bon, ceci dit, descendre ça va. C'est le côté fête foraine, spéléo, loisir. La remontée, j'y reviendrai.

D'en haut, par le trou, déjà, le spectacle est étonnant. La hauteur équivaut à un immeuble d'une vingtaine d'étages. On distingue mal ce qui nous attend. Du blanc. Se laissent deviner quelques creux, des bosses.

Arrivé en bas, c'est simplement surréaliste. Là, les reliefs se matérialisent. Et quels reliefs ! Devant nous, des montagnes de sucre. Il s'accumule davantage contre les parois humides, formant des pentes abruptes. On est écrasés par le volume formidable de ces 5 000 tonnes. Éblouis par cette blancheur immaculée. Un temps déboussolés par le silence entêtant du lieu. Les cristaux brillent à la lumière pourtant lointaine des deux halogènes. On est au pôle Nord, en pleine Champagne !

Sur les parois, il reste des croûtes de sucre aux formes aléatoires. On dirait vraiment des nuages blancs, sur le fond bleu. C'est dans ces nuages que je me perds, pendant les pauses. Allongé, bien calé sur ma dune, reposant pour un quart d'heure mes lombaires malmenées. Parfois, j'y vois un planisphère concave aux continents redessinés. Et je m'endors, hébété par la besogne.

## Tu fabriques des cordes ?

C'est généralement la question qui suit ma réponse quand on me demande ce que je fais dans la vie. Sous-entendu, comme boulot. Non, je ne fabrique pas de cordes. Je les utilise. Pour le cordiste, la corde n'est pas une finalité, ce n'est qu'un moyen d'accès. Pour aller travailler dans les endroits difficilement ou peu accessibles. Cela quand les moyens traditionnels ne peuvent être mis en place, comme les échafaudages ou les nacelles. Selon les cas, on descend, pour travailler debout sur nos pieds, ou alors, le plus souvent, on bosse suspendus, quand la configuration l'impose.

C'est fou ce qu'il est possible de faire, au bout d'une corde d'un centimètre de diamètre. J'ai décalaminé des fours d'incinérateurs à la barre à mine, passé le nettoyeur haute pression à l'intérieur d'une cheminée de 80 mètres sur 1,5 mètre de diamètre (la plus grosse douche de ma vie), posé des adhésifs de signalisation sur des cuves de stockage, remplacé une descente de gouttière sur un bâtiment agricole, tapé au marteau piqueur, déjointoyé à la disqueuse, dépoussiéré des silos à grain, remplacé des vérins, posé des filets anti-pigeons sur une maison en ruine...

Pour moi, le plus intéressant, c'est la maçonnerie. Là, y a un savoir-faire. Un avant, un après. Un résultat. Arriver sur l'immeuble, évaluer, optimiser les descentes, purger les épaufrures, les coffrer, maçonner, et pour finir, remettre en peinture. Voir un pignon ou une cheminée en briques pourris, faire sauter ce qui

reste de joints, et les refaire à neuf. Même si les conditions de travail sont un peu sensibles. Faut faire gaffe de ne rien laisser tomber sur les verrières, sur les voitures en stationnement, sur les gens. On se trimballe une tonne de matos accroché au cul. Perforateur, marteau, planches, pied-de-biche, seau d'eau, seau de mortier, truelles, taloche...

En faisant attention de ne pas bousculer les jardinières de géranium suspendues aux balcons, de mettre les pieds sur les vitres, de ne pas couper la corde sur une arête vive en béton.

En industrie, les exigences sont autres. Combien de temps faudra bosser dans ces fours d'incinération de produits ultimes (solvants, graisses, huiles...) avant de choper un cancer ? Et de quoi ? Qui va me rembourser mes godasses qui ont fondu sur les parois de cet incinérateur mesurées à 220 ° ? Comment je descends de cette charpente chauffée à 50 ° par la canicule, à 20 mètres du sol, sans corde, puisque je suis accroché par des sangles (on appelle ça de l'artif) et que je suis dans un état de déshydratation tel que le moindre geste se transforme en crampe ?

C'est un boulot où on s'ennuie rarement.

## Ambiance

Avant d'arriver dans le fond idyllique du silo, il est des paysages moins enchanteurs à traverser. La grosse industrie ne réserve que très peu de parenthèses bucoliques. Ce chantier de désilage ayant lieu en avril, l'embauche se faisant à 5 heures (du matin), les débuts de journée sont froids et rêches. Dans les environs de Reims le gel est mordant pour qui vient de sortir du « lit » (sur ça aussi, je reviendrai). Oh la belle procession de gilets jaunes fluo et de casques qui serpente le long des 300 mètres qui séparent le parking de la sucrerie ! Des dos courbés, des mâchoires crispées, les mains dans les poches. La file se rétrécit au passage du tourniquet. Premier coup de badge. On est qu'à mi-parcours. Dans le noir, de hautes bâtisses à longer, de barbares structures métalliques au-dessus de nos têtes. Et puis on entre dans un bâtiment rempli de machines hostiles, de cuves pansues. Par terre, des flaques. D'eau ? Plus loin, s'écoulent et vont se perdre dans des grilles d'égout, des ruisseaux aux reflets inquiétants. Accompagnant un jet de vapeur, un sifflement suraigu enfle à mesure qu'on avance. C'est intenable, je me bouche les oreilles. Au moins, ça réveille !

Après un dernier virage à droite, on sort du bâtiment.

Et tout à coup, il est là, le silo numéro 4.

Massif. Sombre. Menaçant.

Sinistre dans l'aube qui peine à venir. Ses vingt et quelques étages fièrement dressés. Gris de béton brut, de béton nu. Triste comme la tour Perret, comme Le Havre, comme tous ces lieux défigurés par la volonté d'une reconstruction hâtive, rapide, et bon marché.

On passe la porte métallique. Deuxième coup de badge. On est dans le ventre de la bête. J'inscris mon nom dans le registre. Pendant ces cinq semaines, j'aurai le loisir de goûter à une vie de mannequin. Ça commence au rez-de-chaussée, où il faut enfiler blouse, charlotte et sur-chaussures.

Après quelques secondes de monte-charge, on arrive en haut et on enlève le tout. Puis faut se désaper, et y en a à enlever, c'est qu'il gèle sec dehors, pour enfiler la tenue de travail. Virginale la tenue : combinaison, bottes, charlotte, casque, le tout d'un blanc immaculé. Faudra tout enlever dans 3 heures à la coupure. Et remettre blouse, charlotte propre et sur-chaussures qu'on enlèvera une fois en bas. Et qu'on remettra une heure et demie plus tard en revenant du parking. Et qu'on enlèvera une fois parvenus en haut, pour enfiler la tenue de travail... et rebelote 3 heures après pour la fin de journée. Moi qui ai du mal à changer de fringues une fois par semaine...

Mais bon, c'est une question d'hygiène. Je me suis laissé dire que le sucre est un produit alimentaire.

Et que si jamais tu trouvais un petit bout de saloperie dans ton sucrier, tu serais capable de réclamer un remboursement, rapiat. D'ailleurs, la prochaine fois que tu me croises, au lieu de faire la gueule, remercie-moi de consommer du sucre sain et propre. Exempt de tout

corps étranger, à part peut-être un peu de sueur et de morve. T'inquiètes, contrairement à du Mac-do, ça ne te tuera pas.

À la vérité, le sucre qu'on extrait part à la refonte. C'est-à-dire qu'il est transformé en sirop, et passe dans un carbo, grande cuve dans laquelle les impuretés restent en surface, et peuvent ainsi être séparées de la précieuse matière. Par ailleurs, les conditions d'accès sont assez drastiques : pas de montre, de bijou, d'objet en verre, de piercing, d'autocollant. Pas la moindre sorte d'adhésif susceptible de se détacher. On nous fait même enlever préventivement les étiquettes collées à l'intérieur des combinaisons.

Rassuré ?

## Après l'effort, l'effort

Le temps est rigoureusement découpé. Deux sessions de trois heures chacune, le maximum de temps autorisé en milieu confiné. Une pause d'un quart d'heure, au fond du silo nous est octroyée au milieu de chaque session. Durant ces trois heures, pas de pipi, pas de caca. Que de la pelle et de la pioche.

Le sucre, ça paraît sympa, à l'aune du kilo qu'on achète, sans y penser. Le sucre par paquets de 5 000 tonnes, compacté, colmaté, rendu dur comme du ciment par l'humidité, ça devient hostile. La quantité en elle-même est désespérante. Comment croire qu'on va réussir, à dix ou douze bonshommes, à faire sortir tout ça, à la force des bras ? Après des heures de pioche et de pelle, j'ai l'impression de n'avoir rien fait. La masse est toujours aussi innocemment blanche, aussi monstrueusement volumineuse, devant comme derrière, comme partout. Je n'ai pas l'impression d'avoir avancé. Je me demande si j'ai travaillé. Vouloir vider la mer, avec une petite cuillère, ou avec un seau, c'est une entreprise qui rend fou.

Pourtant, dans ma vie, j'ai pioché, j'ai creusé. Pour construire ma maison, j'en ai enlevé des tonnes de terre, de glaise bien collante. Me suis acharné sur les blocs rétifs d'anciennes fondations. Peiné à monter la brouette lourde comme un cheval mort, en équilibre sur un basting, pour la vider dans une remorque agricole. Aussi bien sous la pluie que dans le froid, quelquefois les deux. Toutefois, après des heures d'effort, des jours entiers d'acharnement, la fondation apparaissait, creusée,

dessinée comme prévu, ferraillée, tangible. La récompense viendrait un de ces jours prochains, avec la dalle fraîchement coulée. Plane et luisante comme une mer d'huile. Puis sur ce socle, bientôt les premiers rangs de parpaings, etc., jusqu'au jour venu du repos bien mérité au coin de la cheminée... quelques années plus tard.

Là, point d'espoir semblable. À certains endroits, chaque coup de pioche hargneux ne détache qu'un petit éclat désespérant. Chaque heure est infiniment identique à l'heure précédente. Chaque jour ressemblant au jour d'avant. Sisyphe les pieds dans le glucose.

Si dehors il fait froid, ce n'est pas le cas dedans. Une heure ne s'est pas écoulée depuis la première pelletée qu'on est trempés de transpiration. L'eau de la gourde en alu, seule boisson autorisée, ne fait pas long feu. D'autant que la poussière de sucre que l'on libère à chaque coup pioche achève de nous assoiffer. Sa deuxième fonction est de venir se coller sur toutes les parties mouillées par la sueur. La douche, ça se mérite.

Ah, la pioche ! C'est un peu grâce à moi que chacun en tient une dans les mains. Pour ma première descente, il m'avait été confié une houe. Outil léger et maniable, certes, mais tout juste bon à grattouiller de la terre meuble. Destinée à la masse compacte qui nous nargue sous nos pieds, elle est un crime contre l'humanité ouvrière. En remontant j'interpelle le chef d'équipe : « *Je veux bien taper du sucre tant que tu veux, mais va me falloir une pioche. La houe c'est de la branlette, dans six mois on est encore là* ». Y en avait que trois, pour dix bonshommes. Léger. Deux jours après, un paquet de pioches flambant neuves nous attendaient, même pas encore emmanchées. On allait pouvoir bosser. Sauf que pour la majorité des gars, âgés de

20 à 26 ans, un tel outil, c'est l'inconnu pesant et hostile. J'ai bien vu qu'à leur façon de s'en servir, ils n'allaient pas résister longtemps. À chaque remontée, les plaintes s'additionnaient. Mal au dos, aux reins, dans les épaules, les poignets, les bras, les mains engourdis. À l'école, on leur avait appris à conjuguer le verbe piocher à tous les temps, mais pas à se servir de l'instrument. Moi qui pourrais être leur père, j'ai tenté de leur expliquer un peu, pris de pitié de les voir se massacrer les abattis et les vertèbres si jeunes.

Gestes à l'appui je me lance : *« C'est simple, tout le temps que tu soulèves ta pioche, tu la gardes le plus près du corps. Un poids de dix kilos contre ta poitrine, puis à bout de bras tendus devant toi, quand est-ce qu'il est le plus lourd ? Ben voilà, t'as compris. Tu places une main au plus près du fer, pour la même raison. Tu soulèves à la verticale loin au-dessus de ta tête, en faisant glisser tes mains en bout de manche. Tu donnes une petite impulsion, et là tu l'abats. Le plus loin de toi possible, pour gagner du couple et de la vitesse. Une demi-seconde après l'impact tu tires vers toi, en profitant de l'élan, et tu recommences. Du coup, c'est pas toi qui bosses, c'est ton outil ».*

Je ne dois pas être un bon pédagogue, parce que dans le tas, il n'y a guère que Maxime qui ait appliqué la méthode. Mais bon, il s'en est donné à cœur joie. Fallait le voir taper. Ça fait plaisir.

Il n'en reste pas moins que bonne utilisation ou pas, piocher des heures, ça crève. D'autant que ce que tu as cassé, il faut le pelleter pour le balancer plus bas. Et là, chaque kilo, tu le portes.

C'est pour cette raison que la phrase *« c'est la pause »* devient une délivrance. Comme un seul, les dix corps

en surchauffe s'affalent dans le sucre. Pendant quinze minutes, pas un bruit, pas un geste.

Il n'y a même pas de bruit de fond, isolés que nous sommes dans notre carcan de béton.

Ce terrassement incessant, c'est l'effort.

Le purgatoire, c'est la coupure de la mi-journée. À 8 heures !

Le paradis c'est la fin de journée, à 12h30. Afin d'atteindre l'un et l'autre, subsiste un léger détail à surmonter. Au-dessus de nos têtes, tout le long de la corde qui remonte jusqu'au trou d'homme, les cinquante mètres de vide. Qu'il va bien falloir laisser en dessous de nous.

Cette remontée inévitable, c'est encore l'effort.

Au signal, c'est parti. Ne rien laisser traîner. Les trappes de vidage vont s'ouvrir durant notre absence. Vite, attacher pelle et pioche au baudrier. Défaire le descendeur, passer la corde dans le bloqueur ventral, mettre en place le bloqueur de poignée, lui adjoindre la pédale reliée au pied. Une fois l'élasticité de la corde avalée, on décolle du sol. Monter bien haut la poignée, pousser sur les pieds pour amener le bloqueur ventral au plus haut, et puis... recommencer. Par à-coups de 50, 60 centimètres, ça va être long. Malgré la fatigue, et celle qui s'ajoute au fil de la remontée, je force. Le temps de pause en dépend. Le gars qui passerait une heure sur sa corde, verrait sa coupure grignotée d'autant. Alors on en met tous un coup. Chacun à sa manière. Certains entamant des rushes effrénés pour pauser un peu plus haut, anéantis, avant de repartir.

Moi plutôt en mode métronome, pas rapide mais régulier, sans arrêt. Mais que les derniers mètres sont durs ! Arrivés au bord du trou, avec juste les épaules qui dépassent au niveau du sol, la transpiration gouttant dans les yeux, les bras tétanisés, les quadriceps en feu, haletant comme une vieille locomotive, il faut donner un ultime coup de reins, pour retrouver le béton ferme.

Un peu chancelant, aussi brillant de sueur qu'à l'arrivée d'un semi-marathon, je me débarrasse de cette putain de combi, de ces putains de bottes, je pose mon tee-shirt détrem pé et fumant sur la barrière de balisage (faudrait pas que quelqu'un tombe dans le trou).

Il faut avoir vu une dizaine de cordistes, en caleçon, le muscle encore palpitant d'effort sous la peau, écumants de transpiration, tendre vers le Graal de la pause et son corollaire de bouffe réparatrice et de boissons reconstituantes. Célia, la responsable hygiène et sécurité, qui nous a accueillis le premier jour, ne s'y trompe pas. Elle choisit ce moment où nous émergeons hagards, pour une petite visite tout en haut du silo, entraînant dans son sillage sa stagiaire. Peut-être vient-elle faire le plein d'images, de sensations, de frôlements, en vue d'entretenir sa libido. Si c'est le cas, je ne serai pas dans ses rêveries érotiques. Mes 45 balais ont fait glisser son regard vers des chairs plus fermes et plus fraîches.

Dans le monte-charge, qui descend cette fois, on s'entasse à quatre dans un mètre carré. Cette promiscuité ne laisse pas la moindre chance aux faux-semblants. Des traits tirés, des yeux vides. Nos silences qui se mélangent, qui s'additionnent, pour n'en faire plus qu'un seul. Je prends la mesure de l'étymologie du mot travail, instrument de torture.

## **« Ce poste n'est pas à risques selon les articles du code travail en vigueur (dont L.4154-2) »**

Sur chaque contrat que je reçois de ma boîte d'intérim, cette phrase revient, *leitmotiv* entêtant destiné à éteindre toute velléité de demande de prime de risques, selon moi. L'article L.4154-2 dit ceci : « *Lorsqu'il est fait appel, en vue de l'exécution de travaux urgents nécessités par des mesures de sécurité, à des salariés temporaires déjà dotés de la qualification nécessaire à cette intervention, le chef de l'entreprise utilisatrice leur donne toutes les informations nécessaires sur les particularités de l'entreprise et de son environnement susceptibles d'avoir une incidence sur leur sécurité* ». Ouais.

En gros, puisqu'on est formés aux risques, et qu'on est courant qu'il existe des risques, ben y a plus de risques.

Le comportement des responsables et des agents de production de la sucrerie, ainsi que certaines paroles attrapées de-ci de-là m'ont mis la puce à l'oreille. Alors, un après-midi, j'ai cherché sur internet, à la médiathèque de Bazancourt. Je n'ai pas été déçu.

En 2012, deux cordistes sont morts dans le silo où nous officions. Quelquefois une couche de sucre durci forme un dôme, au-dessus d'un vide, dû à l'écoulement, effectué par en dessous. Les deux gars étaient posés sur un de ces dômes, jusqu'à ce qu'il s'effondre, les entraînant dans sa chute. Le fait d'être encordés

ne les a pas sauvés. Avant de se tendre, l'élasticité de la corde les a fait descendre de quelques mètres. Des tonnes de sucre les ont ensevelis.

En 2010, sur un autre site pas loin de là, un cordiste de la même entreprise s'est grièvement blessé en tombant de quinze mètres en chute libre. Son nœud d'amarrage se serait défait.

En 2010 encore, un saisonnier est tombé du haut de notre silo 4, cette fois à l'extérieur. En l'occurrence, rien à voir avec le travail de cordiste. Accident ou suicide ? Je n'ai pas réussi à en savoir plus.

Les dernières statistiques disponibles de l'Institut National de Recherche et de Sécurité indiquent un total de 530 morts au travail pour l'année 2014. Ont-ils eu droit à des hommages nationaux, des cérémonies officielles, des battages médiatiques, des Légions d'honneur à titre posthume ? À des « *je suis travailleur* » ? Aux flammes de bougies vacillantes sur le pavé mouillé ?

Travailler tue, dans l'indifférence.

## Le parking

C'est le point de ralliement. Le point de rendez-vous avant d'entrer dans la sucrerie. Il constitue également le point de repli pour la pause de la mi-journée, et la fin de journée. La plupart de mes collègues n'y passent que quelques minutes en ces deux occasions. Ils ont loué collectivement un gîte rural à quelques kilomètres de là. La boîte qui nous emploie pour ce chantier est basée dans le nord. Deux cents kilomètres les séparent de chez eux. C'est à peu près mon cas également. Mais d'autres viennent de plus loin, beaucoup plus loin. Les plaques minéralogiques de leurs véhicules, alignés sur le parking, témoignent de cet exotisme : 35, 72, 24, 13... Pour ma part, je ne vis et ne dors sur ce parking que durant la semaine. J'ai la chance de pouvoir rentrer pour le week-end en mes foyers. J'ai aussi le privilège de vivre relativement confortablement. Je possède une camionnette que j'ai sommairement aménagée. Une ancienne porte en guise de lit, un matelas Emmaüs, un réchaud de camping, une glacière et quelques gamelles. Mon isolation est à ce point succincte que le thermomètre intérieur affiche arrogamment -2 ° certains matins. Les autres, parmi ceux qui viennent de loin, passeront 5, 6 ou 7 semaines à vivoter dans leur voiture. Que ce soit dans une 306 break, un Jumpy ou un Nissan Terrano, ce n'est pas le grand luxe. Faut voir le capharnaüm dans les bagnoles !

Comme moi, les gaillards veulent profiter à plein de la prime journalière de grand déplacement. 55 euros qu'il

serait dommage d'entamer pour des conneries subalternes comme un hébergement. On est donc cinq ou six, la plupart du temps, à squatter ce bout de macadam, avec les bâtiments austères de l'usine pour unique horizon, le ronronnement continu de son refroidisseur pour unique chanson.

À la pause de 8 heures, chacun retourne à son véhicule pour se poser, se restaurer après le boulot de galérien du matin. Une fois reconstitués, on fait quelques pas, une roulée à la main. Des paquets de tabac conciliants dépannent les imprévoyants. Ceux-ci rendront la pareille la semaine prochaine.

On échange quelques mots. Banals. Des mots de besogneux. Abattus par la besogne.

Je fais du thé. Avec la menthe fraîche du jardin. J'en propose, ils acceptent. Une fois. Deux fois. Dès lors, le rituel deviendra immuable. Désormais, une fois rassasiés, les copains s'approchent de mon bahut, un mug à la main. Au fil des jours et des semaines, les conversations s'éloignent du boulot et de l'usine.

Erwann, ancien militaire, avait acheté un resto, dans son coin de Bretagne. Il nous raconte la faillite, entraînant le divorce. Qu'il vit sans adresse fixe, pour échapper aux rapaces. Nous raconte son chien qu'il a fallu donner. Mais comme le nouveau maître n'a pas encore fait les papiers à son nom, c'est lui, Erwann, qui reçoit les coups de fil quand le clebs se sauve et fait des conneries. Avec ses 40 ans, il est le seul « vieux » (à part moi) dans le fond du silo. On ne le verra pas longtemps. Il aura tenu 5 jours.

Rémi a 21 ans. Il vient du côté du Mans. On ne saura pas grand-chose de lui. Il ne se joint qu'épisodiquement au rituel du thé. Ne parle pas beaucoup.

Qu'à cela ne tienne, Mattéo le marseillais parle pour lui ! Il bosse afin de mettre suffisamment de fric de côté pour partir. Une fois c'est au Costa Rica, une autre au Venezuela. Nous parle de son petit frère. Des fois il a 8 ans. Des fois 11.

Il y a Julien aussi. Il vit, quand il n'est pas coincé sur un parking à Bazancourt, dans un bus aménagé du côté de Bergerac, sur un terrain en vague collectivité. Il cherche un autre terrain, pour lui et son bus, afin d'y lancer son grand projet : la permaculture. Avant ça il va falloir qu'il résolve les problèmes de sa copine, victime d'une agression sexuelle, avant de le rencontrer.

Apparemment, la vie n'est facile pour personne.

Au fil des semaines, la météo se fait plus conciliante. Le soleil s'impose sur le gel cassant du petit matin. Quand on revient de l'usine, après la douche, les serviettes sèchent sur les portières ouvertes. Les tee-shirts, les caleçons, les chaussettes imbibés de sueur, sur les capots. Les réchauds sont posés à même le bitume. Malgré l'avril, on se découvre d'un fil. Mattéo détient la palme en se promenant torse nu, pieds nus, avec un joli calbut à fleurs sur le cul. Et pendant ce temps, devant ce camp de manouches, passent dans un sens et dans l'autre, les personnels permanents de la sucrerie. Parmi eux, les employés de maintenance et de production, le peu qu'il reste, nous saluent. La plupart des autres ne daignent seulement pas tourner la tête. Fracture entre le terrain et les bureaux. Entre le cadre

et le laborieux. Chacun reprochant à l'autre de n'être que ce qu'il est. Fracture béante sur laquelle s'échafaudent les calculs politiques, pardon, électoralistes, des politicards qui n'ont comme seul horizon que le scrutin à venir. Il faut les excuser, ils en vivent.

Ma petite histoire ordinaire arrive à son terme.

Pas de conclusion, pas de morale. Je ne suis pas journaliste ni sociologue.

Je suis ouvrier.

Demain, je retourne bosser.



Achévé d'imprimer en avril 2018  
par la Source d'Or à Clermont-Ferrand (63)  
pour le compte des éditions du commun  
Imprimé en France